

Revue Politique et Littéraire

LE REVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 4

MONTREAL, 4 AVRIL 1896

No. 82

SOMMAIRE

Le nouveau journal, *La Direction*. — Les Ecoles publiques, *Canadien*. — Merci ! *La Réduction*. — Typographie sacrée, *Encre Rouge*. — La Sauce Cléricale, *Vindex*. — Affaires municipales, *Civis*. — "Francissons Canayens," *Cannuck*. — L'Enfant de l'Amour, *Emile Bergerat*. — Un livre d'Enfance, *Georges d'Esparbès*. — Feuilleton: Rome, (*Suite*) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal

LE NOUVEAU JOURNAL

Nous avons parlé la semaine dernière de la possibilité d'augmenter le nombre de pages du REVEIL et de le rendre encore plus vigoureux qu'il ne l'est. Pour cela nous avons dit qu'il fallait le concours de toutes les bonnes volontés. Depuis, nous sommes entrés en relations avec une partie des anciens collaborateurs du *Canada-Revue* et de nouvelles recrues et nous avons décidé de suivre la même ligne de conduite. Nos amis voudront donc bien prendre note de l'avis qui suit :

Tous les membres du club organisé pendant la grande lutte du *Canada-Revue* et qui a fonctionné pendant dix-huit mois, sont priés de se réunir samedi prochain, le 11 avril, à 10 heures du soir, au lieu convenu. Ceux des membres qui n'ont pas reçu d'invitation écrite sont priés de s'adresser au Directeur du RÉVEIL.

Le but de cette première réunion hebdomadaire est de rédiger le programme de la nouvelle publication et de s'entendre généralement sur la marche à suivre.

Aujourd'hui que la liberté de parole est acquise, grâce aux efforts incessants que nous avons faits depuis quatre ans, il est assez facile de faire une publication sérieuse avec les éléments que nous possédons.

LA DIRECTION.

LES ECOLES PUBLIQUES

En aucun temps, dans aucun lieu l'on a vu comédie semblable à celle qui se joue en ce moment dans notre malheureux pays.

Autour d'une question insignifiante—insignifiante parce qu'elle est tout-à-fait indifférente à ceux qu'elle intéresse directement—autour d'une question insignifiante, disons-nous, toute la théocratie du Dominion s'agite et jette le trouble dans la machine gouvernementale.

On comprend que nous voulons parler de la question des écoles du Manitoba.

Voyons un peu où en est cette question ; et puisque tous les journaux du pays n'ont pas le droit de dire ce qu'ils pensent à ce sujet, disons-le pour eux.

La question des écoles du Manitoba n'est pas seulement la plus gigantesque blague de notre histoire politique, c'est par-dessus tout une infamie cléricale.

La province de Manitoba est autonome ; elle a, par conséquent, le droit d'édicter les lois qui lui conviennent au sujet de l'éducation. Cette province a une forte majorité anglaise et protestante, majorité qui est fatiguée de payer pour les écoles catholiques, écoles très peu fréquentées, du reste, et dont les résultats étaient nuls. La preuve, c'est que lorsque les agitateurs politiques voulurent se servir de cette question comme d'un tremplin électoral, ils firent circuler une requête parmi les catholiques du Manitoba, lesquels, par or-

dre, protestaient de leur violent désir de conserver les écoles séparées. Or, presque toutes les signatures qui ornaient cette requête étaient représentées par une croix, laquelle croix, signe d'ignorance crasse, indiquait éloquemment la valeur de l'instruction qu'ils avaient reçue. C'est cette même instruction que les pauvres diables, sans savoir ce qu'ils faisaient, réclamaient pour leurs enfants.

En pareille matière, il est du devoir strict du gouvernement de veiller à la culture intellectuelle de la jeunesse et de briser le boisseau cléricale, dont l'unique fonction est de cacher la lumière.

Ce qui a provoqué la mesure radicale à laquelle le gouvernement manitobain a cru devoir recourir, c'est la honteuse infériorité des élèves des écoles catholiques, jointe à la grande infériorité numérique de ces derniers.

C'était donc une double mesure qui imposait cette réforme : mesure économique, mesure de prévoyance.

Il fallait s'attendre à des hurlements : il y en a eu. Il fallait s'attendre à des manœuvres, à des mensonges, à des haines : il y en a eu, et les saintes âmes qui dirigent le mouvement ne sont pas prêtes à cesser leurs hypocrites clameurs.

Eh bien, puisque cela leur est agréable, laissons-les faire. Laissons-les faire, mais ne nous laissons pas déborder par ces sinistres farceurs, par ces insatiables ambitieux dont le but unique est notre asservissement.

Du moment que les écoles publiques sont inconfessionnelles, que veut-on de plus ?

Que va-t-on faire de l'école primaire ?— Apprendre à lire, à écrire, à compter ; on y va pour acquérir les notions élémentaires d'histoire, de géographie, de dessin,

notions sans lesquelles un ouvrier ne peut que végéter au sein de notre société qui a besoin du concours éclairé de tous ses membres.

Eh bien, ces notions, le temps et l'expérience l'ont démontré, ne se puisent pas ou se puisent trop insuffisamment dans les écoles catholiques du Manitoba, et même dans les écoles catholiques de notre province.

Alors ! qu'a-t-on fait ?

Comme le gouvernement manitobain a le bonheur de ne pas être sous la crosse des évêques ; comme ce gouvernement a le souci de l'avancement intellectuel de ses administrés, il a supprimé des écoles inutiles, et il n'a fait que son devoir, tout simplement.

Ah ! s'il avait proscrit l'enseignement religieux ; s'il avait imposé une confession exclusive, certes il aurait versé dans la tyrannie et nous serions les premiers à le flétrir et à le combattre. Mais il n'a rien fait de semblable. Il a mis l'école dans l'école, le prêtre dans l'église et le pasteur dans son temple.

Chacun à sa place ; à chacun son rôle.

En dehors des heures consacrées à l'étude, les enfants iront, les uns au temple, les autres à la chapelle, et, là, ils recevront l'enseignement religieux qui leur conviendra.

De quoi donc se plaint-on ?

Acculé à ce point, on se plaint de payer la contribution pour des écoles inconfessionnelles.

Mais, vraiment, ce n'est pas sérieux ! On ne peut diviser le budget d'une province en menues fractions et le distribuer au gré des contribuables. Ce serait l'éparpiller en vain et ruiner la masse sans compensation.

Vous voulez des écoles exclusivement catholiques ; vous voulez perpétuer le hideux système qui nous tient en esclavage, bons dévots du Manitoba ? A votre aise. Etablissez des écoles où le petit catéchisme et le psautier de David feront l'objet de votre culte unique ; c'est là votre affaire, mais payez cette fantaisie de vos deniers et ne prétendez pas en imposer la charge au budget, c'est-à-dire à ceux qui ne veulent pas se laisser abrutir.

La ville de Montréal est alimentée par l'eau du St-Laurent ; s'il prenait fantaisie à quelques habitants du Mile-End, par exemple, de vouloir faire usage de l'eau de "Back River," pense-t-on que l'on devrait faire droit à leur exigence ? Evidemment non.

C'est bien, leur dirait-on, canalisez, puissez votre eau où vous voudrez, nous vous laissons libre à cet égard ; seulement, vous continuerez à nous payer la taxe d'eau qui est exigible de tous les citoyens.

La question des écoles séparées ne doit pas s'envisager autrement. Il appartient au gouvernement d'assurer un bon service d'enseignement primaire, dégagé de toutes les fioritures qui l'entravent. C'est ce qu'il a fait en instituant des écoles publiques dans lesquelles on n'inculque que les connaissances utiles, quoique profanes.

Vous voulez, minorité catholique, puiser à une autre source, faites. C'est votre droit, et personne ne vous empêchera de faire à votre guise. Seulement, vous paierez, avec la masse et pour la masse, la contribution des écoles publiques.

Voilà, dégagée de toutes les gredineries politiques et religieuses, tout le secret du grand *tra, la, la*, qui se fait autour d'une question si simple, si logique et si juste.

MERCI !

Nous avons reçu la lettre suivante :

NEW-YORK, le 1er Avril 1896.

Mon cher Filiatrault:—Votre facture, reçue ce matin, est le poisson d'avril en souffrance, que je m'empresse de frire au gratin de ma signature.—Toujours je lis le REVEIL avec plaisir, et toujours j'espère, contre toute espérance, que le crétinisme qui vous encombre et vous étreint finira par disparaître devant vos courageux assauts. J'admire votre courage, pour ainsi dire incompris dans votre milieu ; j'apprécie la vie de sacrifices à laquelle vous êtes voué. Vous avez du moins dans cette lutte d'abnégation continue, le consolant espoir que vos continuateurs finiront par réussir.—Avec une bonne poignée de main, à vous et à vos amis je me dis votre ami,

N. THOMPSON.

M. Napoléon Thompson est bon prophète. Oui, nos continuateurs triompheront certainement des abus que nous avons déjà si fortement ébranlés ; nous avons plus qu'un espoir à cet égard, nous avons une certitude. Mais comme nous ne voulons pas nous reposer uniquement sur nos successeurs du soin de réduire nos adversaires, nous allons reprendre la lutte avec plus de vigueur que nous n'en avons jamais dépensée.

Voici la saison du renouveau. La saison qui régénère la nature. La sève se glisse dans les arbres ; la chaleur dans la terre ; le parfum, dans la fleur naissante, et l'énergie virile, bien retrempeée, s'infiltré par tous les pores dans l'homme de lutte.

Nous avons eu un moment de recueillement ; nous avons laissé nos ennemis enterrer leurs morts ; mais la trêve est finie ; la trompette guerrière vient de lancer sa fanfare belliqueuse dans l'espace et la lutte va recommencer, avec d'autant plus d'âpreté que nous avons de nouvelles troupes, des troupes fraîches, pleines de jeunesse, de force, de détermination, et que nos ennemis sont affaiblis, épuisés, découragés. Leurs citadelles sont démantelées ; la *bonne presse* est cernée et ne peut se ravitailler ; toutes les publications ultra cléricales crèvent les unes après les autres, en dépit des bénédictions solennelles qui arrosent leur naissance et qui aspergent leurs colonnes durant leur éphémère existence.

De tous les journaux de lutte, un seul reste debout : le nôtre. Mais celui-là est invincible et il

se soucie autant des malédictions cléricales que l'aigle dans son aire se soucie de la haine du mollusque.

Nous remercions M. N. Thompson pour ses paroles d'encouragement et nous le félicitons d'avoir eu le courage de nous les adresser publiquement. Il peut se fier à nous, ainsi que les nombreux amis de notre cause, car nous allons recommencer la lutte avec la *furia* qui s'empare des vainqueurs lorsqu'ils montent à l'assaut de la dernière place forte qui leur barrait le chemin de la victoire.

LA REDACTION

TYPOGRAPHIE SACRÉE

L'industrie, en général, est dans le marasme, mais l'industrie typographique, en particulier, est menacée de sombrer sous les coups du progrès implacable.

Depuis quelques années, les machines à composer, employés dans la plupart de nos journaux, ont supprimé 75 pour cent des ouvriers compositeurs.

Lorsqu'une semblable raréfaction se produit dans les ateliers au service des journaux, c'est-à-dire dans les ateliers qui absorbent la majorité des ouvriers typographes, il est utile, pour les ouvriers qui peuvent résister au courant et s'occuper dans les ateliers où se font les travaux ordinaires, de maintenir leurs prix et, pour les chefs imprimeurs, qui ne peuvent résister aux exigences du public que par l'union, de ne pas fléchir dans les tarifs auxquels les consommateurs sont dès longtemps accoutumés.

Certes, les travailleurs, les pauvres typos déjà malmenés par le sort, sont tous disposés à se ranger sous l'égide de leurs patrons et à ne travailler que dans des conditions assez rémunératrices pour gagner leur pain et celui de leur famille. Aussi, ces pauvres diables se courbent-ils avec résignation sous le joug terrible que la mécanique moderne leur impose, attendant avec patience que la crise provoquée par l'évolution nouvelle leur permette de se reprendre et de se soumettre aux exigences imprévues de leur nouvelle situation.

Pour en triompher, ces braves gens doivent se soumettre à bien des épreuves qu'ils subissent sans murmure ; mais il en est une ; une qui a un caractère infâme, à laquelle ils ne peuvent s'accoutumer. C'est la concurrence déloyale, ce sont les manœuvres mercantiles dont ils sont victimes de la part de ces établissements fastueux qui portent des noms sacro-saints, qui ne paient pas de taxes, et qui rapportent de gros dividendes aux gens de robe [noire ou crasseuse] assez bien avisés pour battre monnaie à l'aide de la détresse des ouvriers.

Ainsi, il y a quelque temps, un malin ecclésiastique de la Province de Québec a eu l'idée de fonder une imprimerie, faite des débris occasionnés par les nouvelles méthodes typographiques.

Les tristes affamés qui appartiennent à la corporation des typographes, ont été forcés d'entrer au service des fermiers du bon prêtre-typographe qui consentent à les employer.

Ceci n'est rien. Le nouvel entrepreneur avait et a encore l'intention de faire de l'argent, car il ne faudrait pas s'imaginer que c'est par philanthropie qu'il a monté cette boutique. Aussi, des *runners* vont-ils de porte en porte, solliciter des jobs, disant à ces futurs clients.

—Monsieur, faites faire des soumissions par tous les imprimeurs de la ville ou de la Province. Lorsque vous aurez ces soumissions, vous me communiquerez la plus basse, et je m'engage à exécuter votre travail à un prix très sensiblement inférieur. Vous entendez, monsieur, à un prix-très-sen-si-ble-ment-in-fé-rieur.

Union typographique, êtes-vous dissoute ou vos membres, réduits à la misère, n'ont-ils plus aucun droit à votre utile intervention ?

ENCRE ROUGE.

PRENEZ CECI EN NOTE.

La préférence accordée par les médecins au célèbre spécifique français, le *Baume Rhumal* est due à son action rapide et énergique dans les cas de rhumes, toux, grippe, bronchites graves. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine. Seulement 25c. la bouteille. En vente partout.

LA SAUCE CLERICALE.

Ce n'est pas un produit nouveau, mais c'est un produit qui, n'étant plus en faveur, ne se trouvait pas facilement. Aujourd'hui, grâce à une combinaison ingénieuse, mais non viable, on tente de le remettre à la mode et l'on assaisonne tous les événements à la sauce cléricale. La grande usine de ce condiment nauséabond se trouve au No 1650, rue Notre-Dame, au *Monde*, qui vient d'être acquis récemment pour cette fabrication.

Le dernier échantillon lancé par le *Monde* date de jeudi dernier. Sous le prétexte de rappeler un des incidents de la Passion de Jésus-Christ, les castors du *Monde* ont cuisiné une sauce cléricale fortement pimentée. On a mis là-dedans beaucoup de Ponce-Pilate, une pincée de déicide et un reste de César ; puis, à petit feu, on a fait mijoter ce mélange que l'on a transformé savamment en un liquide épais, trouble, noirâtre à qui l'on a donné le nom de gouvernement Greenway.

On comprend aisément le rapprochement. Pilate, les Juifs, César étaient des déicides parce qu'ils ont tué un dieu. Le gouvernement Greenway et la majorité manitobaine sont également des déicides, parce qu'ils veulent tuer la poule aux œufs d'or du clergé, poule qui ne veut pas s'en aller et qui persiste à picorer dans les semailles des cultivateurs manitobains.

Les cuisiniers du *Monde* mêlent le sacré et le profane avec une désinvolture telle, qu'ils tombent dans l'hérésie. Exemple :—Après une longue tirade où domine l'absurde, la sainte phalange castorienne s'écrie ;

“ Que le parlement du Canada écoute bien : c'est à lui que s'adressent ces cris des persécuteurs ; c'est à lui que l'on demande encore une fois le sang du juste,

“ Que va-t-il faire ?

“ Pilate, lui, le faible et lâche Pilate s'est lavé les mains du sang du Christ. L'insensé ! Il n'en porte pas moins, à travers les siècles le stigmate infamant, la responsabilité terrible du déicide. Les Juifs ont crucifié Jésus ; mais lui, Pilate, qui pouvait empêcher le plus grand des forfaits, l'a laissé perpétrer. Il a laissé sacrifier à la haine de la populace amentée par les fanatiques de ce

temps-là Celui qu'il avait hautement proclamé : le Juste. Complice, il est aussi coupable que les bourreaux du Christ, et jusqu'à la fin du monde, tant que l'on récitera le Credo, son nom sera livré à l'exécration ;

" Passus sub Pontio Pilato.

" C'est sous Pilate, c'est à cause de sa lâcheté que le Sauveur a souffert tous les tourments de la passion."

De quoi ! de quoi ! Messieurs les Castors ; vous vous émancipez singulièrement, il nous semble ! Comment, c'est la faute à Pilate, aux Juifs, à César, si Jésus a été crucifié ? Voilà du nouveau, par exemple, et qui devons-nous croire, la Bible ou vous ? Le Rédempteur n'était-il pas annoncé depuis le commencement ? Le fils de Dieu ne devait-il pas venir, volontairement, donner sa vie pour le rachat du genre humain ? Les prophètes n'avaient-ils pas prédit sa mort, le genre de son supplice, l'époque où il aurait lieu ? Et s'il était dans la volonté de Dieu de sacrifier son fils, Pilate et les autres pouvaient-ils s'opposer à cette volonté ? Tous ceux qui ont joué un rôle dans cette tragédie n'étaient-ils pas des instruments ? S'ils avaient la liberté d'agir, ce sont des assassins, des déicides que l'on voue justement à l'exécration de l'humanité ; mais s'ils n'ont été que des instruments de la volonté divine, ainsi qu'il appert des Ecritures, vous êtes plus que des imbéciles de les rendre responsables de la mort de Jésus ; vous êtes de misérables boutiquiers, vous blasphémez, et vous dénaturez les textes sacrés au profit de la vente de votre sauce infâme.

Et vous provoquez des nausées chez tous les honnêtes gens.

VINDEX.

AFFAIRES MUNICIPALES

VOIERIE

Il paraît que l'on a proposé de changer le nom de la rue Fortier en un nom plus relevé : celui d'avenue du Mont St-Louis, nom beaucoup plus retentissant,

Or, il paraît que les intéressés se sont violemment opposés à cette appellation nouvelle. Pourquoi ?... Nous l'ignorons ; mais nous pensons que c'est par modestie.

On fait tant de sacrifices à la Superbe en temps pascal !

HYGIENE

Une épidémie de jaunisse menace tout le personnel de l'Hôtel de ville. Depuis que les employés, gros et petits, sont sous le coup d'une destitution aussi possible que prochaine, on a remarqué que la muqueuse oculaire de toute la population des bureaux prenait une teinte jaunâtre alarmante.

Que le dévoué docteur Laberge se tienne sur ses gardes, il va avoir de la *business*.

CIVIS.

FRANCISSONS "CANAYENS"

Le révérend P. Z. Lacasse, O. M. I., de fort joyeuse mémoire, a trouvé un jour une épithète, nous ne dirons pas extraordinaire, ce serait trop peu, mais spirituelle—pour qualifier ces polissons de français qui se bourrent de saucisson le Vendredi-Saint, sans préjudice de tous les autres vendredis de l'année.

Nous autres, gens crédules, nous avalons ça comme du petit lait—pas le saucisson, mais les blagues du P. Zacharie— et nous nous figurons qu'en France on ne fait gras qu'un jour par année : le Vendredi Saint.

Eh bien, il paraît que nous devons modifier un peu notre façon de voir, en ce sens, du moins, que les Français ne sont pas les seuls qui mangent du saucisson le Vendredi-Saint, ensuite que celui qu'ils mangent n'est pas du saucisson volé. Ce qui différencie un peu leurs mœurs des nôtres.

Ce que nous racontons ici est de la plus rigoureuse exactitude.

Il existe, rue Amherst, une fabrique de saucissons, chacun sait ça. Ce que l'on sait moins, c'est que, dans le même immeuble, il y a d'autres industries dont un des patrons de l'une d'elles est d'origine française.

Cette tare suffit pour déchaîner contre lui les imprécations de ses apprentis, deux jeunes morveux saintement dressés par les bons Frères.

—Ouais, disaient-ils, le jeudi saint, à un bon, brave et pieux ouvrier du faubourg de Québec, n'est-ce pas que tous les Français c'est des gens qui font jamais leur pâques.

L'ouvrier, naïf et rude, répondit :

—J'sais pas s'ils les font, mais on les voit jamais.

Le pauvre diable ignorait que ces devoirs,

imposés par la conscience, n'ont pas besoin de témoins.

Le colloque en resta là.

Le lendemain, le brave ouvrier surprit les deux petits voyous, pieux comme des petits Saint-Jean lorsque l'on a l'œil sur eux, en train de voler du saucisson à la fabrique voisine, et, qui plus est, en train de se régaler de ce mets indigeste et prohibé, le Vendredi-Saint.

—Petits malheureux, leur cria le brave homme, et vous parlez des Français ! Profanateurs, damnés, ne songez-vous pas à ce que vous faites en un jour pareil ?

—Eh bien, quoi ! dirent les casuistes en herbe, puis qu'on ira à confesse demain soir on peut bien avoir du *fun* aujourd'hui.

Hélas ! ce mot épouvantable sert de moralité à cette histoire absolument vraie, et sans aucune exagération.

Nous pourrions donner le nom des trois acteurs de cette écœurante comédie, qui prouve que les *Francissons* peuvent être dans le voisinage et même parmi les élèves du Saint P. Z. L. O. M. I., littérateur boiteux ou boiteux littérateur.

CANNUCK.

L'ENFANT de L'AMOUR

A une portée de fusil du hameau breton que j'habite, il y a une ferme importante, appelée la Ville-Eyrnaud, du nom même de son fermier, ou plutôt de sa fermière, Jacquemine Eyrnaud, car Pierre Eyrnaud est mort l'an dernier. Dieu ait son âme !

Etablie dans une espèce de manoir, d'ailleurs sans caractère et d'un style hybride, la métairie se relie par de hautes futaies de châtaigniers et des allées magnifiques à cette forêt de Ponthual, sombre et légendaire, qui fut et redeviendrait, au besoin, un repaire de chouans. Un "doué" ou ruisseau aux eaux intermittentes, sépare le corps d'habitation de ses dépendances, potagers, vergers, étables et prairies ; il aboutit à un vivier devenu unecanarderie tumultueuse, comique, toujours en batailles d'ailes ou de becs. Un radeau, vert de graminées, y flotte et se déplace, et c'est sur le pont rustique qui la traverse que, le soir, au soleil tombant, la mère Eyrnaud préside à la rentrée de ses vaches. Les enfants qui les mènent, avec des baguettes de coudrier, ont l'air de les pousser avec des rayons.

Puis, c'est le tour des chevaux, reconduits à l'écurie par les gars de la fermière. Elle les voit venir, blancs sur le vert bruni des sentes, écartant du garrot les éventails des fougères, et quand ils ont bu au "dormoir", chacun à leur tour, elle est contente et s'en va à la soupe.

Au loin, l'orchestre de la merenfle ses rumeurs, et les lignes violettes des bois tremblent à l'horizon.

La mère Eyrnaud a sept enfants. Elle les a tous allaités, élevés et gardés. Elle les aime profondément. Ils l'aiment également.

— Ah vère, dam, oui, par exemple !

Et, cependant, elle est toujours triste.

Nul ne peut se vanter de l'avoir vue une seule fois rire ou chanter au rouet, et non seulement depuis la mort d'Eyrnaud, mais même auparavant. Une ride, creuse comme une ornière, lui fait deux fronts sous un seul bonnet, Et ils ne savent pas, les gars, ils n'ont jamais su la cause de sa mélancolie. Eyrnaud non plus, ne l'a pas sué, le pauvre cher homme ! Quand, de son vivant, il la surprenait les yeux perdus, l'ouïe tendue au bruit des chemins et l'âme toute hors du corps, il soupirait et lui disait :

— A la fin des fins, Jacquemine, tu n'es donc pas heureuse.

— Très heureuse, Pierre, tout va bien.

Mais elle repartait à rêver. Alors, il branlait de la tête et s'en allait fumer sa pipe au bord de la canarderie.

Une seule chose la tirait de son brouillard. Régulièrement, aux temps de la moisson, quand on embauche des gars pour les travaux de la récolte, elle s'activait. C'était elle qui recevait ceux qui venaient se proposer à la ferme, qui traitait avec eux et leur versait la bolée de cidre. Elle les examinait longuement, anxieusement, les tâtait et les faisait causer. Ceux qui avaient vingt ans étaient tous pris et acceptés, fussent-ils ivrognes avérés et fainéants reconnus. S'ils n'avaient pas d'outils, elle leur en procurait, et s'ils prolongeaient plus que de raison la sieste de quatre heures, elle empêchait Eyrnaud de les malmener.

Un jour, il en vint un qui était faible et contrefait, un pauvre "diot" comme on dit ici, plus propre à mendier son pain qu'à le gagner.

—D'où es-tu ? lui demanda Jacquemine.

—De Saint-Briec.

—Ton nom ?

—Je n'en ai pas. Je sommes enfant trouvé.

—Sors-tu de l'asile ?

—Da, j'en sortions, comme vous me voyez.

L'infortuné avait les vingt ans requis. La fermière devint pâle et s'accrocha à la table pour ne pas défaillir.

—Je te garde, lui dit-elle, tu vas rester ici, et je te nourrirai.

Elle s'empara du "diot," le décrassa, l'habilla et le fit coucher dans sa chambre. Il resta un mois entier à la Ville-Eyrnaud, inutile et béat ; il y serait encore si Eyrnaud ne l'avait, un soir, remis sur le chemin de Saint-Briec. Il retourna à l'asile, et il conta son aventure aux Enfants-Trouvés.

De telle sorte qu'à l'août suivant, il amenait quatre camarades à l'embauchage. Mais comme sur le nombre, il n'y en avait que deux qui eussent vingt-et-un ans, elle envoya les deux plus jeunes à la fauche et ne garda dans la ferme que les deux autres. Quinze jours, ils y vécurent comme coqs en pâte. Jacquemine, silencieuse à l'ordinaire, les harcelait de questions bizarres, leur écartait les cheveux sur le front, leur prenait les mains et les gardait entre les siennes, allait les écouter dormir, veillait à ce que leurs vêtements fussent en bon état ; enfin, elle semblait quelque vieille poule soignant les poussins d'une autre. Quand ils partirent, elle pleura.

Pour le coup, ses sept enfants se fâchèrent, et ils lui adressèrent des reproches. Ils étaient jaloux : "Sont-ils donc du même sang que nous pour que tu te lamentes du départ de ces "hos-souères ?" (étrangers), que tes sept enfants ne te suffisent plus ? Tu n'en as que pour eux, et les voilà dételés sans qu'ils t'aient tant seulement payée d'un "merci, madame !"

Eyrnaud mourut à la Saint-Michel dernière, et dans un mois on embauchera à la ferme, pour les moissons d'août.

Il en viendra de Pleurtuit, de Ploubalay et de Plouher, de Saint-Caast et de Saint-Jacut, des solides et des malingres, des paresseux et des braves, et Jacquemine entre eux choisira. Mais

pour ce qui est de ceux de Saint-Briec, où est l'asile des Enfants-Trouvés, elle ne choisira pas, elle les engagera tous, et s'ils ont vingt-deux ans, ni plus ni moins, au prix qu'ils y mettront, encore. Eyrnaud n'est plus là pour parer à ce vertigo de charité. Et si les sept enfants se fâcheront, il u'en ira ni mieux ni pis, et ce sera tout comme. Voici pourquoi :

Il y a vingt-deux ans, Jacquemine n'était pas encore mariée, ni veuve. Elle s'appelait Morizot du nom de ses père et mère, et elle était jeune fille, belle jeune fille voire : les anciens se la rappellent et ils l'ont encore dans les yeux. Sans compter qu'elle était aussi vive et chansonnière, en ce temps-là, autant qu'elle est, aujourd'hui, triste et taciturne. Un voyageur de commerce, qui vendait des rubans et des fanfreluches, la rencontra, une vesprée, au détour d'une sente. Il l'enjôla, lui donna des cravates de couleur et, la pauvre succomba à la tentation. Ce qu'il est devenu, nul ne le sait et personne n'en a cure. Il faut que jeunesse se passe. Papa Morizot, d'ailleurs, n'en fit que rire, et la mère de même. Seulement, quand l'enfant arriva, neuf mois après, au jour requis, ils sellèrent l'âne, mirent l'enfant dans une manne et allèrent le porter à Saint-Briec, où il y a un hospice pour les malvenus. Au retour, ils embrassèrent leur chère Jacquemine, la soignèrent, la guérèrent, et quand elle fut sur pied, fraîche comme une rose et svelte comme un jonc, ils la marièrent à Pierre Eyrnaud qui en était fêru et proprement en dépérissait.

Mariage heureux s'il en fut, et fameux dans tout le pays pour la suite de ses prospérités. Ils eurent sept enfants l'un de l'autre, tous forts, bien portants et avisés, comme pas un.

Mais Jacquemine ne pense qu'à l'AUTRE, l'enfant perdu et le premier ! O terre immense, où est-il ? l'ainé, l'enfant de l'amour ?

EMILE BERGERAT.

RAPIDITÉ D'ACTION.

La faveur dont jouit le *Baume Rhumal* auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est due à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité. 25 cts. partout.

UN LIVRE D'ENFANCE

En regardant les yeux de mon tout petit, verts comme des bourgeons, et devinant que derrière eux, confusément, germait le doux jardin des pensées, je me suis souvent représenté l'homme que je voudrais qu'il fût. Il est gentil, Ce n'est rien encore, on l'enlèverait de terre d'une pincée ; c'est ce qui n'est pas sorti de la tige et qui va fleurir ; mais comment ? Je devinais que l'éducation des " autres " succéderait à la mienne, qu'un jour des hommes diraient à mon fils, en me montrant : Il avait tort.—Et moi je ne serais plus près de lui.

Je rêvais donc d'un livre, admirable comme ceux qu'on doit faire ; d'un livre où ce que j'avais entendu de mon père et de ma mère se serait transcrit ; d'un livre clair et pur, d'enfance, où mon petit passé de gamin se serait miré, comme moi-même, jadis, aux ruisseaux des routes ; d'un livre que mon fils aurait un jour appris, où il aurait vu mon âme et la sienne, si doucement liées. Mais cette œuvre n'est plus à faire. Hugues Le Roux vient de nous l'offrir ; ce livre existe aujourd'hui, il s'appelle : *O mon passé* ! (Mémoires d'un enfant) ; et c'est un chef-d'œuvre, émouvant toujours ; c'est, non une autobiographie, mais l'histoire intime de nous tous, l'étude d'un rien qui devient immense, qui devient un homme complet. Je repose la plume sans jalousie. Rêve de mon livre, adieu. Et toi, petit enfant, si peu dans mes mains, plus tard, tu liras ce livre ; il sera d'un autre, mais c'est dans ses pages que tu m'aimeras.

Les lecteurs du *Journal*, qu'Hugues Le Roux conduisit en face des divers paysages de son livre, n'ont vu que des aspects de cette campagne enchantée. Une longue semaine séparait les horizons, comme d'une halte ; et pour le lecteur, sollicité d'autres côtés, se modifiaient, sans doute, la simplicité de ces lignes, et leur douceur. Mais l'harmonieuse impression que ne pouvait avoir le journal, le livre entier nous la donne.

Une fois les chapitres serrés, les paysages se complètent : et c'est un ciel de soie bleue, la colline, la maison sur la colline, la mer, ses mâts. Des fleurs qui n'étaient qu'éparses dans les articles se joignent alors ; et c'est le jardin. Des personnages qu'on n'avait vus qu'une fois, mais qui tout de même se connaissaient, vont à la rencontre l'un de l'autre, se prennent les mains, espèrent, souffrent, vivent ensemble ; et c'est la famille. Et cette famille, à un moment de l'œu-

vre, n'est plus une famille, son âme dépasse l'horizon : c'est toute une humanité.

Ah ! mon cher Hugues Le Roux, comme je les connais, maintenant, ceux de votre Maison de la Colline, et que je les aime ! En lisant *O mon passé* ! je fis le gentil rêve de les surprendre, tenez, comme un de Paris qui leur eût porté de vos nouvelles. Donc, avant-hier au soir, le front sur votre beau livre, et délicieusement las de ma lecture, j'aperçus la maison, dans une bonne odeur de mer, au soleil, sous sa vieille mante de glycines. Qu'il y en avait, de grappes, de bleues, de manves, et que d'abeilles ! Je frappai. Je ne dis pas mon nom. Je criai :

" Je viens de sa part ! " Aussitôt, vite, on me fit entrer dans le salon vert, et je le reconnus, un battement au cœur. Il était comme vous l'avez décrit, cher ami, bon et frais, aux meubles sculptés, avec des têtes de chiens des torses de faunes. Il y avait, sur la table, le *Magazine bleu*, un dernier numéro, lu et relu, coupé par vos doigts. Le diable de la bibliothèque, un peu plus vieux, faisait la grimace, les fougères montraient les mêmes frisures ; et je crus comprendre que le Shakespeare, de garde près des Œuvres, le grand poète qui intimida votre frêle enfance, était fier du gamin d'antan.

Alors, tandis que je causais de vous, Virginie, la servante, alla chercher Paparel, votre bon grand-père Paparel, l'armateur aux yeux de taureau. Il rit d'abord, à pleine poitrine ; il me rappela les farces qu'il vous jouait, naguère, qu'il vous tirait par l'oreille, et vous défendait de couper les camélias. Je lui contai quels souvenirs vous aviez de son jardin, les belles volières de ses paons argentés, des margas qui pinçaient vos mollets au sang, de l'anglaise Bergère, aux narines de velours, et dont le hennissement vous hélait de loin, des messieurs veufs, " des sans-dimanche " qui venaient, après la messe, goûter à la " cuisine au bois " de Virginie, râfler les andouillettes, les poulets à lard, et sécher les petits verres fins, remplis jusqu'aux bords de calvados cacheté. Cela fit penser à votre père que je devais avoir soif.—j'avais tant marché pour joindre votre enfance.... — Le sourire que vous avez dessiné, je le revis sur sa figure, et tandis que votre mère me faisait signe, Virginie me servit le bourgogne que vous buviez autrefois, cher ami, un doigt du fameux bourgogne " retour des Indes ". Oui, il en restait encore.

Et je me levai, car il était tard. L'hercule Paparel me dit : " Alors, vous allez reprendre le large ! " Ce mot large, comme il sonna ! Votre père me serra la main : " Il y a longtemps que nous ne l'avons pas vu, mais je sais bien qu'il

pense à nous, toujours, et puis, ce livre..” En m'en allant, reconduit par tous, je reconnaissais la Maison, la salle d'études avec sa même fente, au plafond, qui représentait le profil de l'Amérique du Sud ; le piano "solide et patient comme un bon poney" où vous jouiez, vous et votre sœur Hélène, les sonates de Clémenti ; la lampe "système Colombel," dont la flamme ancienne revécut pour vous éclairer, lorsque vous écrivites sur elle l'un de vos plus exquis chapitres. Enfin, au bas de la colline, le Bureau, ouvert sur les bassins du port ; puis, levés à notre approche, l'employé Armand, le caissier Lalor, si fier de ses ongles, Coq au nez raccommoé de bandes de taffetas ; et lorsque je passai, M. Ragerolle, l'aigre et honnête Ragerolle, "qui sentait le sûr et la pipe froide," souleva sa casquette, avec un mouvement vers moi, comme s'il eût voulu me parler de vous, lui aussi. Je les reconnus, les uns et les autres, vous les aviez si bien peints ! Votre père et votre mère riaient doucement. Paparel jura. L'oncle Paul me montra la route, et je partis. Je les entendais. Ils ne me dirent point adieu, mais *au revoir*, car ils vivaient tous. Grâce à votre livre, aucun n'était mort, et vous qui les avez perdus, il y a vingt ans, vous vous trompez ; c'est hier, moi, pas plus tard qu'hier, je vous le jure, que je les ai tous revus !

Car rien ne meurt.

Ah ! s'il reste à l'homme une gloire, c'est bien celle de savoir aimer. Lorsque, battus de la vie, nous frappons nos cœurs, tels des étincelles les yeux des morts resplendent ! Ils disparaissent vite, mais il en est qui demeurent. Ces sourires de l'au-delà, c'est l'art qui les fixe.

Eh bien ! la divine impression de l'art ne m'a jamais saisi aussi fortement qu'à la lecture de ce livre, sur un père, sur une mère, sur une maison, sur un jardin, sur un petit enfant qui fit ensemble, et tour à tour, partie de la vie de cette mère, de ce père, de cette maison et de ce jardin. Comment c'est fait ? Voilà, on ne sait pas bien. C'est simple, c'est écrit *comme ça*, bonnement, au gré du souvenir et de l'émotion. Et il y a tellement d'art, pourtant, jeté dans ce livre, il y a un tel don de vie et de couleur que sa simplicité même hallucine, que les paysages, tout à coup, frissonnent : l'air y joue, les figures palpitent, on marche, on entend les voix, le matin éveille la campagne, le soir l'endort, et on respire, on a froid ou chaud, on rit, on chante, on vit la vie de cette maison : rien, comme je disais, rien de tout cela n'est effacé, n'est mort. Et c'est admirable, ce talent d'artiste, cette force plus belle que tout,

qui, avec une plume, quelques mots, et du cœur met entre les mains de l'homme la joie épouvantée, le mystérieux bonheur, la puissance de resusciter de l'ombre, après vingt ans, ceux qu'il a aimés.

Car c'est un exemple pour tous que cet homme de trente cinq ans, arrêté soudain, qui récapitule, prend son enfance par les deux joues, la regarde, et l'oblige à la confession. Une vraie confession qui fleurit la fraîche haleine de l'enfant, tandis qu'aux genoux de l'homme, confesseur attentif rampent, un peu honteuses, les ailes espiègles des premiers péchés. Il faudrait parler, avec plus de détails, de quelques chapitres de cette œuvre : du bureau, de l'église, du jeune amour qui s'éveille, d'un portrait d'Anglaise, délicat, des "fantômes de navires" qui tombent comme on monte, doucement, qui ne sombrent pas, qui s'exhalent plutôt, des horizons de l'eau comme le léger nuage des pays du ciel. Cela semble écrit pour tous, pour le paveur, l'employé, le lettré, le boulevardier, le millionnaire, pour tous ceux qui disent, ou surent dire cet adorable mot ; *maman*. L'œuvre entière est une "pomme d'éclat", de celles, si friandes, qu'aimait l'auteur. Qu'on compare ce fruit qui sent bon, resté dans l'armoire normande, entre deux piles de linge frais, aux vieilles pommes pourries de la littérature actuelle, et on devinera quel avenir s'ouvre aux purs artistes, aux artistes qui sont des hommes. Ce mauvais goût dans la bouche que nous avons tous, un jeune avenir vient qui le soufflera d'une haleine. Adultères, blagues de cercle, perversions, vices curieux, neurasthénies, vierges botticellesques, demi-vierges, tiers, quart de vierges, aux quais ! Aux quais les livres "rosses" ! Nous voulions aimer, nous voulions rêver, vous ne vous faites que vomir.

Aux quais ! catins ! on en a assez ! on ne vous veut plus !

Il y a un passage, dans le livre d'Hugues Le Roux, vers le commencement, page 58, où il parle d'un arbre. Dans cet arbre, en haut des branches, il avait construit une cachette, invisible aux yeux, où il allait porter, tous les jours, son rêve de la vie. Pour le tirer de là, on lui construisit une belle tente commode ; il la quitta pour revenir à son arbre, et il y restait, têtue, des journées entières. Ce pauvre vieil arbre était un *laurier*.

Vous écrivez, vous songez toujours au milieu de ses branches, mon cher Hugues Le Roux. Mais le laurier n'abrite plus un enfant, la gloire, aujourd'hui, l'éclaire, et il a de belles feuilles : les 800 de ce livre-ci, et tant d'autres.

GEORGES D'ESPARBÈS.

FEUILLETON

R O M E

PAR

EMILE ZOLA

II

Il s'en allait à reculons, avec des saluts qui pliaient en deux sa grande taille osseuse. Et Pierre, qui s'était intéressé vivement à la scène, retrouvait en lui le petit clergé de Rome et des environs dont on lui avait parlé avant son voyage. Ce n'était pas le "scagnozzo," le prêtre, misérable, affamé, venu de la province à la suite de quelque fâcheuse aventure, tombé sur le pavé de Rome en quête du pain quotidien, une tourbe de mendiants en soutane, cherchant fortune dans les miettes de l'Eglise, se disputant voracement les masses du hasard, se coudoyant avec le bas peuple au fond des cabarets les plus malfamés. Ce n'était pas non plus le curé des campagnes lointaines, d'une ignorance totale, d'une superstition grossière, paysan avec les paysans traité d'égal à égal par ses ouailles, qui, très pieuses, ne le confondaient jamais avec le bon Dieu, à genoux devant le saint de leur paroisse, mais pas devant l'homme qui vivait de lui. À Frascati, le desservant d'une petite église pouvait toucher neuf cents francs ; et il ne dépensait que le pain et la viande, s'il récoltait le vin, les fruits, les légumes de son jardin. Celui-ci n'était pas sans instruction, savait un peu de théologie, un peu d'histoire, surtout cette histoire de la grandeur passée de Rome, qui avait enflammé son patriotisme du rêve fou de la prochaine domination universelle, réservée à la Rome renaissante, capitale de l'Italie. Mais quelle infranchissable distance encore, entre ce petit clergé romain, souvent très digne et intelligent, et le haut clergé, les hauts dignitaires du Vatican ! Tout ce qui n'était pas au moins prélat n'existait pas.

—Milles grâces à Votre Eminence révérendissime, et que tout lui réussisse dans ses désirs.

Lorsque Santobono eut enfin disparu, le cardinal revint à Pierre, qui s'inclinait, lui aussi, pour prendre congé.

—En somme, monsieur l'abbé, l'affaire livre me paraît mauvaise. Je vous répète que je ne sais rien de précis, que je n'ai pas vu le dossier. Mais, n'ignorant pas que ma nièce s'intéressât à vous, j'en ai dit un mot au cardinal Sanguinetti, le préfet de l'Index, qui était justement ici tout à l'heure. Et lui-même n'est guère plus au courant que moi, car rien n'est encore sorti des mains du secrétaire. Seulement, il m'a affirmé que la dénonciation venait de personnes considérables, d'une grande influence, et qu'elle portait sur des pages nombreuses, où l'on aurait relevé les passages les plus fâcheux, tant au point de vue de la discipline qu'au point de vue du dogme.

Très ému à cette pensée d'ennemis cachés, le poursuivant dans l'ombre, le jeune prêtre s'écria :

—Oh ! dénoncé, dénoncé ! si Votre Eminence savait combien ce mot me gonfle le cœur ! Et dénoncé pour des crimes à coup sûr involontaires, puisque j'ai voulu uniquement, ardemment le triomphe de l'Eglise.. C'est donc aux genoux du Saint-Père que je vais aller me jeter et me défendre.

Boccanera, brusquement, se redressa. Un pli dur avait coupé son grand front.

—Sa Sainteté peut tout même vous recevoir, si tel est son bon plaisir, et vous absoudre. . . Mais, écoutez-je vous conseille encore de retirer votre livre de vous-même, de le détruire simplement et courageusement avant de vous lancer dans une lutte où vous aurez la honte d'être brisé.. Enfin, réfléchissez.

Immédiatement Pierre s'était repenti d'avoir parlé de sa visite au pape, car il sentait une blessure pour le cardinal, dans cet appel à l'autorité souveraine. D'ailleurs, aucun doute n'était possible, celui-ci serait contre son œuvre, il n'espérait plus que de faire peser sur lui par son entourage, en le suppliant de rester neutre. Il l'avait trouvé très net, très franc, au-dessus des obscures intrigues qu'il commençait à deviner autour de son livre ; et ce fut avec respect qu'il le salua.

—Je remercie infiniment Votre Eminence et je lui promets de penser à tout ce qu'elle vient d'avoir l'extrême bonté de me dire.

Pierre, dans l'antichambre, vit cinq ou six personnes qui s'étaient présentées pendant son entretien, et qui attendaient. Il y avait là un évêque, un prélat, deux vieilles dames ; et, comme il s'approchait de don Vigilio, avant de se retirer, il eut la vive surprise de le trouver en conversation avec un grand jeune homme blond, un Français, qui s'écria, saisi lui aussi d'étonnement :

—Comment ! vous ici, monsieur l'abbé, vous êtes à Rome !

Le prêtre avait eu une seconde d'hésitation.

—Ah ! monsieur Narcisse Habert, je vous demande pardon, je ne vous reconnaissais pas ! Et je suis vraiment impardonnable, car je savais que vous étiez depuis l'année dernière, attaché à l'ambassade.

Mince, élancé, très élégant, Narcisse, avec son teint pur, ses yeux d'un bleu pâle, mauve, sa barbe blonde, finement frisée, portait ses cheveux blonds bouclés, coupés sur le front à la florentine. D'une famille de magistrats, très riches et d'un catholicisme militant, il avait un oncle dans la diplomatie, ce qui avait décidé de sa destinée. Sa place, d'ailleurs, se trouvait toute marquée à Rome, où il comptait de puissantes parentés : neveu par alliance du cardinal Sarno, son oncle ; cousin germain de monsignor Gamba del Zoppo, camérier secret participant, fils d'une de ses tantes, mariée en Italie à un colonel. Et c'est ainsi qu'on l'avait attaché à l'ambassade près du Saint-Siège, où l'on tolérait ses allures un peu fantasques, sa continuelle passion d'art, qui le promenait en flâneries sans fin au travers de Rome. Il était du reste fort aimable, d'une distinction parfaite ; avec cela, très pratique au fond, connaissant à merveille les questions d'argent ; et il lui arrivait même parfois, comme ce matin-là, de venir de son air las et mystérieux, causer chez un cardinal d'une affaire sérieuse, au nom de son ambassadeur.

Tout de suite, il emmena Pierre dans la vaste embrasure d'une des fenêtres, pour l'y entretenir à l'aise.

— Ah ! mon cher abbé, que je suis donc content de vous voir ! Vous vous souvenez de nos bonnes causeries quand nous nous sommes connus chez le cardinal Bergerot ? Je vous ai indiqué pour votre livre, des tableaux à voir, des miniatures du quatorzième siècle et du quinzième. Et vous savez que, dès aujourd'hui, je m'empare de vous, je vous fais visiter Rome comme personne ne pourrait le faire. J'ai tout vu, tout fouillé. Oh ! des trésors, des trésors. Mais au fond il n'y a qu'une œuvre, on en revient toujours à sa passion. Le Cotticelli de la chapelle Sixtine.

— Vous savez pourquoi je suis ici ? dit enfin ce dernier. (On poursuit mon livre, on l'a dénoncé à la congrégation de l'Index.

— Votre livre ! pas possible ! s'écria Narcisse. Un livre dont certaines pages rappellent le délicieux saint François d'Assise !

Obligeamment, alors, il se mit à sa disposition.

— Mais, dites donc ! notre ambassadeur va vous être très utile. C'est l'homme le meilleur de la terre, et d'une affabilité charmante, et plein de la vieille bravoure française. . . Cet après-midi, ou demain matin au plus tard, je vous présenterai à lui ; et, puisque vous désirez avoir immédiatement une audience du pape, il tâchera de vous l'obtenir. . . Cependant, je dois ajouter que ce n'est pas toujours commode. Le Saint-Père a beau l'aimer beaucoup, il échoue parfois, tellement les approches sont compliquées.

Pierre, en effet, n'avait pas songé à employer l'ambassadeur, dans son idée naïve qu'un prêtre accusé, qui venait se défendre, voyait toutes les portes s'ouvrir d'elles-mêmes. Il fut ravi de l'offre de Narcisse, il le remercia vivement, comme si déjà l'audience était obtenue.

— Puis, continua le jeune homme, si nous rencontrons quelques difficultés, vous n'ignorez pas que j'ai des parents au Vatican. Je ne parle pas de mon oncle le cardinal, qui ne nous serait d'utilité aucune, car il ne bouge jamais de son bureau de la Propagande, il se refuse à toute démarche. Mais mon cousin, monsignor Gamba del Zoppo, est un homme obligeant qui vit dans l'intimité du pape, dont son service le rapproche à toute heure ; et, s'il le faut, je vous mènerai à lui, il trouvera le moyen sans doute de vous ménager une entrevue, bien que sa grande prudence lui fasse craindre parfois de se compromettre. Allons, c'est entendu, confiez-vous à moi en tout et pour tout.

— Ah ! cher monsieur, s'écria Pierre, soulagé, heureux, j'accepte de grand cœur, et vous ne savez pas quel baume vous m'apportez ; car depuis que je suis ici tout le monde me décourage, vous êtes le premier qui me rendez quelque force, en traitant les choses à la française.

Baissant la voix, il lui conta son entrevue avec le cardinal Boccanera, sa certitude de n'être aidé par lui en rien, les nouvelles fâcheuses données par le cardinal Sanguinetti, enfin la rivalité qu'il avait sentie entre les deux cardinaux. Narcisse l'écoutait en souriant, et lui aussi s'abandonna aux commérages et aux confidences. Cette rivalité, cette dispute pré-

maturée de la tiare, dans leur furieux désir à tous deux, révolutionnait le monde noir depuis longtemps. Il y avait des dessous d'une complication incroyable, personne n'aurait pu dire exactement qui conduisait la vaste intrigue. En gros, on savait que Boccanera représentait l'intransigeance, le catholicisme dégagé de tout compromis avec la société moderne, attendant, immobile, le triomphe de Dieu sur Satan, le royaume de Rome rendu au Saint-Père, l'Italie repentante faisant pénitence de son sacrilège ; tandis que Sanguinetti, très souple, très politique, passait pour n'urrir des combinaisons aussi nouvelles que hardies, une sorte de fédération républicaine de tous les anciens petits États italiens mise sous le protectorat auguste du pape. En somme, c'était la lutte entre les deux conceptions opposées, l'une qui veut le salut de l'Eglise par le respect absolu de l'antique tradition, l'autre qui annonce sa mort fatale, si elle ne consent pas à évoluer avec le siècle futur. Mais tout cela se noyait d'un tel inconnu, que l'opinion finissait par être que, si le pape actuel vivait encore quelques années, ce ne serait sûrement ni Boccanera, ni Sanguinetti qui lui succéderait.

Brusquement, Pierre interrompit Narcisse.

— Et monsignor Nani, le connaissez-vous ? J'ai causé avec lui, hier soir. . . Tenez ! le voici qui vient d'entrer.

En effet, Nani entra dans l'antichambre, avec son sourire, sa face rose de prélat aimable. Sa soutane fine, sa ceinture de soie violette, luisaient, d'un luxe discret et doux. Et il se montrait très courtois à l'égard de l'abbé Paparelli lui-même, qui l'accompagnait humblement, en le suppliant de vouloir bien attendre que Son Eminence pût le recevoir.

— Oh ! murmura Narcisse, devenu sérieux, monsignor Nani est un homme dont il faut être l'ami.

II

Il savait son histoire, il la conta à demi-voix. Né à Venise, d'une famille noble ruinée, qui avait compté des héros, Nani, après avoir fait ses premières études chez les Jésuites, vint à Rome étudier la philosophie et la théologie au Collège romain, que les Jésuites tenaient. Ordonné prêtre à vingt-trois ans, il avait tout de suite suivi un nonce en Bavière, à titre de secrétaire particulier ; et de là, il était allé, comme auditeur de nonciature, à Bruxelles, puis à Paris, qu'il avait habité pendant cinq ans. Tout semblait le destiner à la diplomatie, ses brillants débuts, son intelligence vive, une des plus vastes et des plus renseignées qui pût être, lorsque, brusquement, il fut rappelé à Rome, où, presque tout de suite, on lui confia la situation d'assesseur du Saint-Office. On prétendit, alors, que c'était là un désir formel du pape, qui, le connaissant bien, voulant avoir au Saint-Office un homme à lui, l'avait fait revenir, en disant qu'il rendrait beaucoup plus de service à Rome que dans une nonciature. Déjà prélat domestique, Nani était depuis peu chanoine de Saint-Pierre et protonotaire apostolique participant, en passe de devenir cardinal, le jour où le pape trouverait un autre assesseur favori, qui lui plairait davantage.

— Oh ! monsignor Nani ! continua Narcisse, un

homme supérieur, qui connaît admirablement son Europe moderne, et avec cela un très saint prêtre, un croyant sincère, d'un dévouement absolu à l'Eglise, d'une foi solide de politique avisé, différent il est vrai de l'étroite et sombre foi théologique, telle que nous la connaissons en France ! C'est pourquoi il vous sera difficile d'abord de comprendre ici les gens et les choses. Ils laissent Dieu dans le sanctuaire, ils règnent en son nom, convaincus que le catholicisme est l'organisation humaine du gouvernement de Dieu, la seule parfaite et éternelle, en dehors de laquelle il n'y a que mensonge et que danger social. Pendant que nous attardons encore, dans nos querelles religieuses, à discuter furieusement sur l'existence de Dieu, eux n'admettent pas que cette existence puisse être mise en doute, puisqu'ils sont les ministres délégués par Dieu ; et ils sont uniquement à leur rôle de ministres qu'on ne saurait déposséder, exerçant le pouvoir pour le plus grand bien de l'humanité, mettant toute leur intelligence, toute leur énergie à rester les maîtres acceptés des peuples. Songez qu'un homme comme monsignor Nani, après avoir été mêlé à la politique du monde entier, est depuis dix ans à Rome, dans les fonctions les plus délicates, mêlé aux affaires les plus diverses et les plus importantes. Il continue à voir l'Europe entière qui défile à Rome, connaît tout, a la main dans tout. Et, avec cela, admirablement discret et aimable, d'une modestie qui semble parfaite, sans qu'on puisse dire s'il ne marche pas, de son pas si léger, à la plus haute ambition, à la tiare souveraine.

Encore un candidat à la papauté ! pensa Pierre, qui avait écouté passionnément, car cette figure de Nani l'intéressait, causait une sorte de trouble instinctif, comme s'il avait senti, derrière le visage rosé et souriant, tout un infini vague. D'ailleurs, il comprit mal les explications de son ami, il retomba à l'effarement de son arrivée dans ce monde nouveau, dont l'inattendu bouleversait ses prévisions.

Mais monsignor Nani avait aperçu les deux jeunes gens, et il s'avancait la main tendue, très cordial.

— Ah ! monsieur l'abbé Froment, je suis heureux de vous revoir, et je ne vous demande pas si vous avez bien dormi, car on dort toujours bien à Rome... Bonjour, monsieur Habert, votre santé est bonne, depuis que je vous ai rencontré devant la Sainte Thérèse du Bernin, que vous admirez tant ?... Et je vois que vous vous connaissez tous les deux. C'est charmant. Monsieur l'abbé, je vous dénonce en monsieur Habert, un des passionnés de notre ville, qui vous mènera dans les beaux endroits.

Puis, de son air affectueux, il voulut tout de suite être renseigné sur l'entrevue de Pierre et du Cardinal. Il en écouta très attentivement le récit, hochant la tête à certains détails, réprimant parfois son fin sourire. L'accueil sévère du cardinal, la certitude où était le prêtre de ne trouver auprès de lui aucune aide, ne l'étonna nullement, comme il s'était attendu à ce résultat. Mais, au nom de Sanguinetti, en apprenant qu'il était venu le matin et qu'il avait déclaré l'affaire du livre très grave, il parut s'oublier un instant, il parla avec une soudaine vivacité.

— Que voulez-vous ? mon cher enfant, je suis arrivé trop tard. A la première nouvelle des poursuites, j'ai couru chez Son Eminence le cardinal Sanguinetti,

pour lui dire qu'on allait faire à votre œuvre une réclame immense. Voyons, est-ce raisonnable ? A quoi bon ? Nous savons que vous êtes un peu exalté, l'âme enthousiaste et prompt à la lutte. Nous serions bien avancés, si nous nous mettions sur les bras la révolte d'un jeune prêtre, qui pourrait partir en guerre contre nous, avec un livre dont on a déjà vendu des milliers d'exemplaires. Moi, d'abord, je voulais qu'on ne bougeât pas. Et je dois dire que le cardinal, qui est un homme d'esprit, pensait comme moi. Il a levé les bras au ciel, il s'est emporté en criant qu'on ne le consultait jamais, que maintenant la bêtise était faite et qu'il était impossible d'arrêter le procès, du moment que la congrégation se trouvait saisie, à la suite des dénonciations les plus autorisées, lancées pour les motifs les plus graves... Enfin, comme il le disait, la bêtise était faite, et j'ai dû songer à autre chose.

Mais il s'interrompit. Il venait d'apercevoir les yeux ardents de Pierre fixés sur les siens, tâchant de comprendre. Une imperceptible rougeur rosa son teint davantage, tandis que, très à l'aise, il continuait sans laisser voir sa contrariété d'en avoir trop dit :

— Oui, j'ai songé à vous aider de toute ma faible influence, pour vous tirer des ennuis où cette affaire va sûrement vous mettre.

Un souffle de rébellion souleva Pierre, dans la sensation obscure qu'on se jouait de lui peut-être. Pourquoi donc n'aurait-il pas affirmé sa foi, qui était si pure, si dégagée de tout intérêt personnel, si brûlante de charité chrétienne ?

— Jamais, déclara-t-il, je ne retirerai, je ne supprimerai moi-même mon livre, comme on me le conseille. Ce serait une lâcheté et un mensonge, car je ne regrette rien, je ne désavoue rien. Si je crois que mon œuvre apporte un peu de vérité, je ne puis la détruire, sans être criminel envers moi-même et envers les autres. Jamais ! entendez-vous, jamais !

Il y eut un silence. Et il reprit presque aussitôt :

— C'est aux genoux du Saint-Père que je veux faire cette déclaration. Il me comprendra, il m'approuvera.

Nani ne souriait plus, la figure immobile et comme fermée désormais. Il sembla étudier curieusement la subite violence du prêtre, qu'il s'efforça ensuite de calmer par sa bienveillance tranquille.

— Sans doute, sans doute... L'obéissance et l'humilité ont de grandes douceurs. Mais, enfin, je comprends que vous vouliez causer avant tout avec Sa Sainteté... Ensuite, n'est-ce pas ? vous verrez, vous verrez.

Et, de nouveau, il s'intéressa beaucoup à la demande d'audience. Vivement, il regrettait que Pierre n'eût pas lancé cette demande de Paris même, avant son arrivée à Rome : c'était la plus sûre façon de la faire agréer. Au Vatican, on n'aimait guère le bruit, et pour peu que la nouvelle de la présence du jeune prêtre se répandit, pour peu qu'on causât des motifs qui l'amenaient, tout allait être perdu.

Mais, lorsque Nani sut que Narcisse s'était offert pour présenter Pierre à l'ambassadeur de France près du Saint-Siège, il parut pris d'inquiétude, il se récria.

— Non, non ! ne faites pas cela, ce serait de la dernière imprudence !... D'abord, vous courez le risque de gêner monsieur l'ambassadeur, dont la situation est toujours délicate en ces sortes d'affaires... Puis,

s'il échouait, et ma crainte est qu'il n'échoue, oui ! s'il échouait, ce serait fini, vous n'auriez plus la moindre chance d'obtenir, d'autre part, l'audience demandée ; car on ne voudrait pas infliger à monsieur l'ambassadeur la petite blessure d'amour-propre d'avoir cédé à une autre influence que la sienne.

Anxieusement, Pierre regarda Narcisse, qui hochait la tête, l'air gêné, hésitant.

—En effet, finit par murmurer ce dernier, nous avons demandé dernièrement, pour un haut personnage français, une audience, qui a été refusée ; et cela nous a été fort désagréable... Monseigneur a raison. Il faut réserver notre ambassadeur, ne l'employer que lorsque nous aurons épuisé les autres moyens d'approche.

Et, voyant le désappointement de Pierre, il reprit avec son obligeance :

—Notre première visite sera donc pour mon cousin, au Vatican.

Etonné, l'attention éveillée de nouveau, Nani regarda le jeune homme.

—Au Vatican ? vous y avez un cousin ?

—Mais oui, monsignor Gamba del Zoppo.

—Gamba !.. Gamba !.. Oui, oui ! excusez-moi, je me souviens... Ah ! vous avez songé à Gamba pour agir près de Sa Sainteté. Sans doute, c'est une idée, il faut voir, il faut voir...

Plusieurs fois, il répéta la phrase pour se donner le temps de voir lui-même, de discuter intérieurement l'idée. Monsignor Gamba del Zoppo était un brave homme, sans rôle aucun, dont la nullité avait fini par être légendaire au Vatican. Il amusait par des histoires enfantines le pape, qu'il flattait beaucoup et qui aimait se promener à son bras, dans les jardins. C'était pendant ces promenades qu'il obtenait à l'aise toutes sortes de petites faveurs. Mais il était d'une poltronnerie extraordinaire, il craignait à un tel point de compromettre son influence, qu'il ne risquait pas une sollicitation, sans s'être longuement assuré qu'il ne pouvait en résulter pour lui aucun tort.

—Eh mais ! l'idée n'est pas mauvaise, déclara enfin Nani. Oui ! oui ! Gamba pourra obtenir l'audience, s'il le veut bien... Je le verrai moi-même, je lui expliquerai l'affaire.

Tout de suite, d'ailleurs, il se répandit en conseils d'extrême prudence. Il osa dire qu'il fallait se méfier beaucoup de l'entourage du pape. Hélas ! oui, Sa Sainteté était si bonne, croyait si aveuglément au bien, qu'elle n'avait pas toujours choisi ses familiers avec le soin critique qu'elle aurait dû y mettre. Jamais on ne savait à qui on s'adressait, ni dans quel piège on pouvait mettre le pied. Même il donna à entendre qu'il ne fallait, à aucun prix, s'adresser directement à Son Eminence le Secrétaire d'Etat, parce qu'elle-même n'était pas libre, se trouvait au centre d'un foyer d'intrigues dont la complication la paralysait, avec une onction parfaite, le Vatican apparaissait comme un pays gardé par des dragons jaloux et traîtres, un pays où l'on ne doit point franchir une porte, risquer un pas, hasarder un membre, sans s'être soigneusement assuré à l'avance qu'on n'y laisserait pas le corps entier.

Pierre continuait à l'écouter, glacé de plus en plus retombé à l'incertitude.

—Mon Dieu ! cria-t-il, je ne vais pas savoir me conduire... Ah ! vous me découragez monseigneur ! Nani retrouva son sourire cordial.

Moi ! mon cher enfant. J'en serais désolé... Je veux seulement vous répéter d'attendre, de ne rien faire. Surtout pas de fièvre. Rien ne presse, je vous le jure, car on a choisi seulement hier un consultant, pour faire le rapport sur votre livre, et vous avez devant vous un bon mois... Evitez tout le monde, vivez sans qu'on sache que vous existez, visitez Rome en paix c'est la bonne façon d'avancer vos affaires.

Et, prenant une main de prêtre, dans ses deux mains aristocratiques, grasses et douces :

—Vous pensez bien que j'ai mes raisons pour vous parler ainsi... Moi-même, je me serais offert j'aurais tenu à honneur de vous conduire tout droit à Sa Sainteté. Seulement, je ne veux mêler encore, je sens trop qu'à cette heure ce serait de la mauvaise besogne... Plus tard, vous entendez ! plus tard, dans le cas où personne n'aurait réussi, ce sera moi qui vous obtiendrai une audience. Je m'y engage formellement... Mais, en attendant, je vous en prie, évitez de prononcer les mots de religion nouvelle, qui sont malheureusement dans votre livre, et que je vous ai entendu dire encore hier soir. Il ne peut y avoir de religion nouvelle, mon cher enfant ; il n'y a qu'une religion éternelle, sans compromis ni abandon possible la religion catholique apostolique, apostolique et romaine. De même, laissez vos amis de Paris où ils sont ne comptez pas trop sur le cardinal Bergerots, dont la haute piété n'est pas appréciée suffisamment à Rome... Je vous assure que je vous parle en ami.

Puis, le voyant désenparé, à moitié brisé déjà, ne sachant plus par quel côté il devait commencer la campagne, il le reconforta de nouveau.

—Allons, allons ! tout s'arrêtera, tout finira le mieux du monde, pour le bien de l'Eglise et pour votre propre bien... Et je vous demande pardon, mais je vous quitte, je ne verrai pas Son Eminence aujourd'hui, car il m'est impossible d'attendre davantage.

L'abbé Paparelli, que Pierre avait cru voir rôder derrière eux, l'oreille aux aguets, se précipita, jura à monsignor Nani qu'il n'y avait plus, avant lui, que deux personnes. Mais le prélat assura très gracieusement qu'il reviendrait, l'affaire dont il avait à entretenir Son Eminence ne pressant en aucune façon. Et il se retira, avec des saluts courtois pour tous.

Presque aussitôt, le tour de Narcisse vint. Avant d'entrer dans la salle du trône, il serra la main de Pierre, il répéta :

—Alors, c'est entendu. J'irai demain au Vatican voir mon cousin ; et, dès que j'aurai une réponse quelconque, je vous la ferai connaître... A bientôt.

(A suivre.)

Une Gêne Pénible.

En s'accumulant dans les tuyaux des bronches, les sécrétions produisent une gêne très pénible de la respiration. Le *Baume Rhumal* en modifiant la nature de l'expectoration procure un très rapide soulagement au malade. En continuant le traitement, on assure au malade une guérison très rapide. 25c. la bouteille dans toutes les pharmacies et épiceries.

"LE SUN"



Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

||
||

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,

GÉRANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS

POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL.

Papier de Toilette ...

Enrouleaux et en paquets de 5c à 10c.

- "HOUSEHOLD" 400 feuilles brochées, 5c. le paquet.
 "PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1 la doz.
 "REGINA" 1000 feuilles brochées, 15c. le paquet, \$1.50 la doz
 "CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau,
 \$1.00 la douzaine.

CES MARQUES SONT LES MEILLEURES MAIS NOUS EN AVONS DE
 ... TOUTES SORTES. ...

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE	Capital.....	\$15,000,000
	Fonds Investis.....	58,058,710
	Fonds Investis en Canada....	5,200,000
	Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de
 Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses
 assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bell No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX, AGENT POUR MONTRÉAL
 ET LES ENVIRONS.

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
 Commerciale, (limitée), et publié par Aris-
 tide Filiatreault au No. 30 rue St-Gabriel,
 Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS
 AVOCATS

Chambres 613 et 614, Bâtisse de la New
 York Life, 11 Place d'Armes, Montréal
 Téléphone 1521

S. S. Burroughs W. Herbert Burroughs

Arthur GLOBENSKY,
 AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. BROUIN,
 AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
 d'Armes, Chambres 315 et 316.
 Téléphone 2243

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de 1615 rue Notre-Dame
 Publications Artis-
 tiques et Littéraires.
 Achat et vente de
 Livres d'occasion...
MONTREAL

Scientific American
Agency for



PATENTS

PATENTS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, **MUNN & CO.,
 PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.**

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfege
 221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES
 "NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux
 qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient
 bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos
 bureaux, ou demander notre agent qui ira le leur
 montrer.

JOHN LOVELL & SON,
 25 Rue St. Nicolas.